

A la mémoire de Ai Qing (1910-1996)

à l'occasion de la fête du poète

Geneviève Barman et Yau Shun-chiu

Le poète Ai Qing est né en 1910 dans un village du comté de Jinhua dans la province du Zhejiang. Celui qui s'appelle alors Jiang Haicheng est l'enfant d'un propriétaire foncier ouvert aux idées nouvelles. Pourtant, sitôt après sa naissance, il est placé en nourrice chez une pauvre paysanne des environs qui va l'élever avec ses propres enfants. La raison invoquée est que sa mère, trop éprouvée par un accouchement difficile, n'est pas en état de l'allaiter. On a pourtant du mal à comprendre que les parents attendent ensuite 5 ans pour le récupérer. D'autant, qu'entre temps, ils ont eu une fille dont ils ne se sont pas séparés. Selon certaines sources, la configuration astrologique de sa naissance aurait prédisposé Ai Qing à dominer ses parents ; ceux-ci auraient eu peur qu'ils leur fasse du mal et l'auraient éloigné délibérément.

Les premières années de la vie d' Ai Qing, les années décisives de sa petite enfance, se passent donc chez sa nourrice. Une pauvre femme vendue, enfant, par sa famille pour servir de petite servante dans la maison de son futur mari, et qui n'a même pas de nom, si ce n'est celui du lieu d'où elle vient, la rivière Dayan. Cette pauvre femme qui l'a nourri de son lait et de son amour, Ai Qing la considérera toujours comme sa vraie mère, et il se considérera toujours lui-même comme un fils du peuple, étranger à l'univers de ses parents biologiques. Certains voient là la source de son engagement politique ultérieur au côté des communistes.

A sa sortie de l'école, Ai Qing s'oriente vers une carrière artistique. Non pas la poésie ou la littérature, comme on pourrait le penser, mais la peinture, un art auquel il s'intéressera toute sa vie et qu'il ne cessera jamais de pratiquer. Il entre

donc à l'école des beaux-arts de Hangzhou où il devient l'élève du peintre cantonais Lin Fengmian (1900-1991), une des grandes figures de la peinture chinoise moderne. Lin Fengmian vient juste de rentrer en Chine après avoir huit ans passés en France, à Paris et à Dijon, et après avoir épousé une Française. Des relations chaleureuses s'établissent d'emblée entre le maître et l'élève, qui n'ont que dix ans de différence, et Lin Fengmian conseille à Ai Qing de tenter, lui aussi, d'aller se former en France.

Début 1929, Ai Qing embarque donc pour Paris. Il va y rester trois ans jusqu'en 1932. Il est particulièrement intéressé par les impressionnistes et les postimpressionnistes. Très attiré par Van Gogh et surtout Renoir, mais aussi Chagall. Pour le reste, on ne sait pas grand-chose de sa formation, ni quelle école il a fréquentée, ni quels maîtres il a eus. Au fur et à mesure qu'il apprend le français, Ai Qing s'intéresse aussi de plus en plus à la littérature et à la poésie. En poésie, ses goûts le portent vers Apollinaire, Maïakovski et surtout Emile Verhaeren (1855-1916), le poète belge d'expression française, qu'il traduira plus tard en chinois. Ses parents lui envoient de l'argent, mais ce n'est pas suffisant : la vie est chère à Paris. Alors, il travaille à mi-temps dans un atelier de laque chinoise du faubourg Saint Antoine.

En septembre 1931, le Japon envahit les trois provinces de Mandchourie - le Heilongjiang, le Jilin et le Liaoning - et se fait de plus en plus menaçant. Ai Qing, comme tous les étudiants chinois en France, s'inquiète bien sûr pour l'avenir de son pays. Par conséquent, en janvier 1932, il remet le cap sur la Chine.

A son retour au pays, après un peu plus d'un mois de voyage, il s'installe à Shanghai où il adhère à la Ligue des artistes de gauche, proche du parti communiste, ce qui lui vaut d'être arrêté quatre mois plus tard et de passer trois ans en prison. Etant dans l'impossibilité de peindre en détention, il se tourne vers la poésie : il s'attèle à la traduction chinoise des poèmes de Verhaeren, son poète

préféré, et commence à composer lui-même des poèmes qu'il confie à ses visiteurs et qui vont être publiés dans la presse. Parmi eux, *Rivière Dayan, ma nourrice*, ode à sa mère nourricière, un des tout premiers poèmes qu'il ait composés et qui reste, aujourd'hui encore, une de ses œuvres les plus célèbres et les plus émouvantes. Il écrit en vers modernes, c'est à dire en langue parl e, sans se soucier de rime, de métrique ou de ton.

C'est pendant son séjour en prison qu'Ai Qing change de nom. Un jour qu'il doit signer un document, il se rend soudain compte en écrivant son patronyme Jiang qu'il s'agit aussi de celui de Chiang Kai-shek, son ennemi, celui-là même qui l'a fait jeter en prison. Alors, après en avoir tracé les premiers traits - la clé de l'herbe -, il décide de signer d'une croix X, comme un illettré. Désormais, il va garder ce nom, un X surmonté de la clé de l'herbe qui signifie l'armoise ou l'absinthe et se lit Ai. Par la même occasion, il change aussi son prénom Haicheng qui signifie « limpidité marine » et évoque la couleur de la mer, bleu-vert, et le remplace par le caractère « bleu-vert », qui se dit Qing.

En octobre 1935, Ai Qing est finalement relâché et, peu après, à l'âge de 25 ans, il fait un mariage arrangé par ses parents. Au début de l'année suivante, il est nommé professeur à l' cole normale de jeunes filles de Changzhou où il s' prend d'une de ses jeunes élèves, une adolescente de 14 ans, ce qui lui vaut d'être licencié. Et pendant que sa jeune femme, enceinte de leur premier enfant, rentre chez ses parents pour accoucher, il a une aventure avec une autre femme, une journaliste, tout en étant poursuivi par les assiduités de son ancienne élève. Découvrant la situation à son retour, sa femme décide que  a suffit et fait ses paquets. Fin du premier mariage.

Peu de temps après cet imbroglio sentimental, la guerre sino-japonaise commence et Ai Qing quitte définitivement sa province natale occupée pour la zone libre de l'ouest de la Chine. Il s'installe d'abord à Guilin où il assume les

fonctions de rédacteur en chef du quotidien local, le *Guangxi ribao*, pour lequel il crée un supplément poétique avec un autre jeune poète formé en France, Dai Wangshu (1905-1950). Puis, en 1939, il gagne Chongqing, la capitale du temps de guerre, où il devient doyen du département des lettres d'un collège local. C'est alors que, par le plus grand des hasards, il retrouve l'adolescente dont il était tombé amoureux trois ans plus tôt. En 1941, il l'épouse et le jeune couple rejoint la base communiste de Yanan.

A Yanan, Ai Qing enseigne à l'Académie des arts Lu Xun et il adhère au parti communiste chinois. C'est à cette époque, alors que les communistes cherchent à créer un nouvel art enraciné dans les traditions populaires, qu'il découvre, dans les environs de Yanan, le travail des découpeuses de papier. Il est enthousiasmé par cet art paysan plein de vigueur et de fraîcheur et il est l'un des tout premiers à le collectionner et à l'étudier. Il publie d'ailleurs un album pour le faire connaître.

Les débuts de la guerre sino-japonaise lui inspirent quelques-uns de ses plus beaux poèmes, en particulier *La neige tombe sur le territoire chinois, le froid fait le siège de la Chine*, daté de 1937, que tous les Chinois connaissent par cœur et qui exprime de façon métaphorique le drame de l'invasion japonaise.

La fin de la guerre sino-japonaise en 1945 amène Ai Qing à quitter Yanan pour la province du Hebei où les communistes ont repris le terrain abandonné par les Japonais. Il est alors nommé vice-président de l'Institut de littérature et d'art des universités unies du nord-est, un poste administratif qu'il occupe jusqu'en 1949. Après quoi il s'installe à Pékin, siège du nouveau pouvoir.

La victoire communiste de 1949 marque le début de la période la plus faste de sa carrière. Il devient administrateur de l'Institut central des beaux-arts et rédacteur en chef adjoint de la très influente revue littéraire *Littérature du peuple*. En même temps, il siège à la Conférence consultative du peuple chinois. En sa

qualité de responsable culturel, il fait de nombreux voyages au sein de délégations officielles sur les cinq continents et il lui arrive aussi d'escorter en Chine des hôtes de marque comme le poète chilien Pablo Neruda (1904-1973) ou le poète brésilien Jorge Amado (1912-2001).

En 1956, Ai Qing divorce d'avec sa seconde femme, avec qui il a eu 4 enfants, et l'année suivante, il épouse en troisièmes nocces une jeune danseuse de 23 ans sa cadette, déjà divorcée et mère de famille, nommée Gao Ying (1933-). Il vivra avec elle jusqu'à sa mort et elle lui donnera deux fils, dont l'artiste bien connu Ai Weiwei (1957-).

Pendant la campagne des Cent fleurs de 1957, où la population chinoise est invitée à critiquer le Parti, Ai Qing publie une satire intitulée *Le rêve du jardinier* dans laquelle il dénonce l'uniformisation artistique imposée par le Parti et par l'Union des écrivains chinois : son jardinier ne laisse pousser qu'une seule sorte de fleurs et s'étonne ensuite que son jardin manque d'attrait.

Mais même une critique aussi modérée est inacceptable et, quand la campagne des Cent fleurs est arrêtée, Ai Qing, accusé d'être un droitier, est envoyé, avec femme et enfants et beaux-enfants, dans un camp de travail établi dans une région forestière de Mandchourie, dans la province du Heilongqiang. Deux ans plus tard, il est déplacé dans un camp militaire, dans l'extrême nord-ouest cette fois, dans la province du Xinjiang, à Shihezi. Il y restera jusqu'en 1975. La famille est alors enfin autorisée à regagner Pékin pour qu'Ai Qing, qui est devenu presque aveugle, puisse subir une opération des yeux.

En 1979, il est finalement réhabilité et réintégré au parti communiste, puis à nouveau autorisé à se rendre à l'étranger. C'est ainsi qu'en 1980, il retourne en Europe, visite l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie et retrouve la France après 48 ans d'absence. Il compose à cette occasion de nombreux poèmes sur Paris, le Moulin rouge, les Champs-Élysées, Nice, Monte-Carlo, etc.

Yau a eu la chance de le rencontrer, alors qu'il participait à Paris à un symposium international sur la littérature chinoise de la guerre de résistance contre le Japon, en compagnie de nombreux écrivains comme Ma Feng, Wu Zuguang ou Gao Xingjian. Le chef de la délégation, Liu Baiyu (1916-2005), fit un petit discours d'introduction dans lequel il affirma que, durant les dernières décennies, les écrivains chinois avaient lutté pour défendre la démocratie et la justice, ce qui impliquait que lui aussi avait eu sa part d'honneur. Yau trouva cette affirmation insupportable et, prenant la parole, lui demanda combien d'écrivains, à son avis, avaient pris la défense des innocentes victimes de la campagne des Cent fleurs et de la Révolution culturelle. Cet ancien correspondant de guerre, auteur de nombreux reportages écrits sur la ligne de feu, ne se laissa pas désarçonner. Après une fraction de seconde d'hésitation, il cita quelques écrivains d'avant 1949. Ai Qing, qui était assis à côté de lui, lui fit remarquer, d'une voix bien audible pour le public présent, que la question de Yau portait sur la période d'après 1949, pas sur celle d'avant. A ce moment-là, Liu Baiyu se raidit et fit comme s'il n'avait rien entendu. Puis, dans le plus pur style bureaucratique, il continua imperturbablement à chanter les louanges des figures littéraires de l'avant 1949. Qu'une personne réhabilitée depuis un an à peine, comme l'était alors Ai Qing, ose contredire ainsi un chef de délégation, représentant de l'autorité, nécessitait une bonne dose de courage.

Après la conférence, Yau eut l'occasion d'avoir un bref tête à tête avec lui. Après s'être présenté, il lui fit part de son embarras au sujet de la confrontation qu'il avait provoquée avec Liu Baiyu. « Aucune importance, ne vous en faites pas ! », répondit Ai Qing. Comme Yau lui avait envoyé auparavant quelques-uns de ses premiers écrits, Ai Qing lui dit que le sujet de son poème *Un piège de lumière* était plus ou moins le même que celui de son *Chasseurs de grenouilles* et qu'en tout cas

le message était le même. Mais Yau avait composé son *Piège de lumière* un quart de siècle après *Les Chasseurs de grenouilles* d’Ai Qing.

Quelques années plus tard, Yau lut dans les souvenirs de Gao Ying, la femme d’Ai Qing, que Liu Baiyu, le chef de la délégation à Paris, avait été en conflit avec Ai Qing dès l’époque de Yanan et qu’il avait été aussi bien derrière les mesures disciplinaires prises contre leur couple au moment de leur mariage que derrière la condamnation d’Ai Qing pendant la campagne antidroitiers de 1957.

Sur le chemin du retour, Ai Qing s’arrêta à Hong Kong pour revoir son ancien maître, le peintre Lin Fengmian, qui avait, lui aussi, beaucoup souffert des troubles politiques et ne voulait plus revivre en Chine. A la fin de cette même année 1980, il fut invité à passer quatre mois aux États-Unis. En 1981, c’est au Japon qu’il fit un voyage officiel. Dans le même temps, il publia successivement plusieurs recueils de poèmes, puisqu’il n’avait rien pu publier pendant plus de vingt ans.

En 1984, à l’occasion de la célébration des vingt ans de l’établissement des relations diplomatiques entre la France et la République populaire de Chine, le président François Mitterrand décora Ai Qing de l’ordre de chevalier des arts et des lettres, une décoration qu’il reçut en Chine des mains de l’ambassadeur de France, Charles Malo. Dans son message au récipiendaire, Mitterrand disait : « Nous sommes fiers de compter l’un des plus grands poètes chinois parmi les amis de la France ».

La santé d’Ai Qing se dégrada ensuite rapidement. Il passa les dix dernières années de sa vie rivé à un fauteuil roulant, et c’est en fauteuil roulant qu’il alla rencontrer les étudiants de la place Tiananmen pendant leur grève de la faim à la mi-mai 1989. Ce fut sa dernière apparition publique.

Ai Qing est mort à Pékin à l’âge de 86 ans en 1996, le 5 mai (cinquième jour du cinquième mois). La date de sa mort a une valeur symbolique, car le cinquième

jour du cinquième mois (du calendrier chinois), c'est la fête du poète. Toute sa vie, Ai Qing a été sensible et attentif aux symboles. Alors, est-ce tout à fait un hasard s'il a choisi ce jour-là pour s'en aller ?